

D. H. D. inv.
P. Langé, fecit  
**GENIE** de l'Abbé de S.<sup>t</sup> Real, Soutenu par l'**INTEL-  
 LIGENCE**, contribue aux progrès des **BELLES-LETTRES**,  
 après avoir terrassé la **PARESSE** & l'**IGNORANCE**

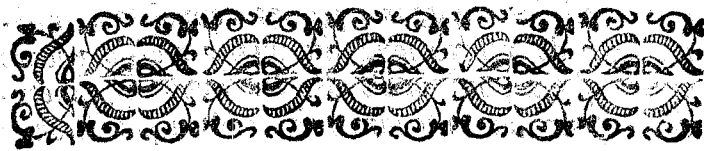
LETTRES  
DE  
CICERON  
A ATTICUS,  
AVEC DES  
REMARQUES.  
TRADUITES EN FRANÇOIS  
*Par MR. L'ABBÉ DE*  
SAINT-RÉAL.

Tome 17.

A

*Tantum se quisque profecisse sciat, quan-  
tum ipsi Cicero placuerit. Quintil.*

PRE-



## P R E F A C E .

**D**epuis que j'ai été capable d'entendre le Livre dont je donne la Traduction au public, je me suis toujours étonné, que personne ne l'eût encore donnée. Comme je croyois en connoître la difficulté, & qu'elle ne me paroïssoit pas insurmontable, je ne savois pourquoi on ne s'étoit jamais mis en devoir de la vaincre. Il me sembloit qu'on avoit traduit des Ouvrages aussi difficiles, & qui n'étoient pas plus curieux. L'inclination particulière, que notre Nation a témoignée dans ce siècle pour ce genre d'écrire, augmentoit mon étonnement: je ne pouvois comprendre, qu'on laissât les plus belles Lettres du monde presque inconnues, pendant qu'on couroit après tant de médiocres, pour ne pas dire de mauvaises.

Mais ma surprise a bien diminué, quand j'ai voulu faire ce que personne n'avoit fait. Les difficultés qui m'avoient paru surmontables, en lisant ce Livre seulement pour l'entendre, m'ont paru autant de monstres quand j'ai essayé de le traduire. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût si loin de l'une de ces choses à l'autre. J'avoue même que j'ai passé plus avant. En me remettant tout ce que j'ai lu sur ces Lettres dans les Livres de notre Langue qui en parlent, j'ai cru m'apercevoir, qu'elles n'étoient pas si connues qu'on pense, & que la plupart de

ceux qui les vantent , ne les connoissent guères que de réputation ; du moins n'ai-je encore vu personne , qui m'ait dit les avoir assez étudiées pour les entendre , & qui en parlât avec autant de connoissance , que j'ai ouï parler plusieurs fois de celles du même Auteur qu'on appelle Familières , & de celles de Sénèque , & du jeune Pline.

Quand je dis que celles-ci n'ont jamais été traduites , j'entends en notre Langue ; car il y en a une Traduction passable en Italien , dédiée à un Archevêque de Genes par un Matthieu Senarega , & imprimée par Manuce en 1555. Mais toute passable qu'elle est , si je m'étois contenté de la suivre , la mienne ne seroit guères plus intelligible que le Latin. Outre que cet Auteur-là n'avoit pu voir que des Editions fort imparfaites en comparaison de celles que nous avons maintenant , il ne paroît pas avoir fait le moindre effort pour expliquer les endroits obscurs en les traduisant ; il se contente de les rendre à la lettre , & il se sauve ainsi à la faveur de la conformité de sa Langue avec la Latine. Aussi puis-je dire qu'il m'a été de si peu de secours , qu'après les sept ou huit premières Lettres où je me suis obstiné à le consulter , dans la prévention où j'étois qu'il devoit m'être utile , j'en ai été si rebuté , que je l'ai laissé là.

I. La première difficulté de cette Traduction consiste dans le choix qu'il faut faire entre les différentes leçons. Elles sont en si grand nombre , qu'excepté Petrone , je ne croi pas qu'il y ait d'Auteur où il y en ait tant. Le pis est , que ces différences sont tout-à-fait essentielles , de sorte qu'elles forment souvent des  
sens

sens entièrement contraires. On croiroit naturellement , que les Commentateurs sont d'un grand secours pour ce choix : mais la vérité est , qu'ils ne sont bons qu'à rapporter ces différentes leçons , & qu'à en expliquer le sens : car pour choisir celle qui est à préférer , ils le font d'ordinaire par des principes si peu naturels , que qui se régleroit par eux , feroit une Traduction insupportable. J'ennuyerois beaucoup , si je voulois prouver exactement ce que j'avance ici ; je ne prétends pas même le faire dans les Remarques , qu'on m'a obligé de joindre à la Traduction. Ceux qui connoissent les Commentaires savent , qu'il me faudroit pour cela entrer dans un détail de Critique à épouvanter les plus déterminés Lecteurs , & que la plupart de ces différentes leçons ne méritent pas seulement d'être rapportées , bien loin de les examiner. Cela paroît suffisamment par le peu d'endroits de cette nature , que j'ai touchés dans les Remarques ; il y en a assez pour faire voir que je n'ai pas formé mon Texte par caprice.

Ce n'est pas que je veuille dire par là , que je puisse toujours rendre raison du choix que j'ai fait entre ces différentes leçons. Il y a bien des occasions où je me suis déterminé par une espèce d'instinct , sur la connoissance qu'une longue & curieuse étude m'a donnée du siècle de ces Lettres , des Mœurs , du Gouvernement , de la Religion , du caractère des gens & de la nature des affaires dont il y est parlé. Ceux qui n'ont pas fait cette étude , ou qui ne demeureront pas persuadés par la lecture de ma Traduction que j'ai pris le bon parti , n'entreroient pas dans les raisons

que j'en pourrois donner, & les autres trouveront bien ces raisons d'eux-mêmes.

Ce que je dis du mauvais choix que font les Commentateurs entre les différentes interprétations n'est pas pour insinuer qu'ils m'ont été inutiles. Il y auroit autant de mauvaise foi que de vanité à le laisser croire. Ils m'ont été de si grand secours dans tout le reste, que je n'aurois jamais entrepris cette Traduction sans eux. Non que je n'eusse pu avec le tems faire peut-être le même travail, que quelques-uns d'eux ont fait sur ces Lettres: mais ce travail, qui devoit nécessairement précéder une Traduction, m'auroit occupé un tems si considérable; que s'ils ne me l'avoient pas épargné, comme ils ont fait, je n'aurois assurément fait ni l'un, ni l'autre. J'avoue donc que ces Commentateurs m'ont été extrêmement utiles. Je leur ai obligation d'une bonne partie de l'intelligence de mon Texte. Mais la difficulté de l'entendre, qui paroît si grande à ceux à qui il est étranger, n'est, je le répète, qu'un jeu en comparaison de celle de le traduire.

II. Si je n'avois voulu que rendre fidèlement en François le sens du Latin de Cicéron, ce seroit toujours une grande affaire, à cause de la délicatesse de ce sens. Pour exprimer des faits Historiques, des raisonnemens de Physique, & des préceptes de Morale, il y a des termes dans toutes les Langues, & celles qui n'en ont pas en empruntent hardiment des autres. Toutes ces matières sont depuis long-tems, comme naturalisées Françaises par plusieurs Ouvrages des Anciens qui en traitent, & qui sont traduits heureusement. Mais y en a-t-il qui traitent,

vent, comme celui-ci, de ce qui s'est passé de plus profond, de plus ambigu, de plus confus, & de plus secret dans le cœur, & dans l'esprit d'un homme de la plus grande pénétration qui fût jamais, & d'une sensibilité égale à sa pénétration? & non seulement dans son cœur & dans son esprit, mais aussi dans celui de plusieurs autres hommes, peu s'en faut de même prix, & de même élévation que lui; tout cela, dans le siècle le plus éclairé, le plus fertile en grands personnages, & dans la plus importante, & la plus délicate conjoncture dont il y ait mémoire? Y a-t-il d'autre Ecrivain qui ne parle souvent qu'à demi mot, comme Cicéron fait dans ces Lettres? qui soit rempli de pensées si fines, & où il y a si peu de prise, qu'on auroit encore peine à les bien entendre, quand elles seroient expliquées fort au long, & dont la grace se perdrait également à les expliquer de cette sorte dans une Traduction, & à les traduire à la lettre? Quel tempérament trouver entre ces deux extrémités? Quel détour prendre sans s'égarer? Comment transporter dans une autre Langue une manière si enveloppée & si suspendue, si mince & si délicate de désigner les choses? Faire penser à des Lecteurs ce qu'il ne leur faut pas dire; & cela dans celle de toutes les Langues dont les expressions portent le moins au delà de ce qu'elles disent, & qui par la même raison qu'elle a la suprême netteté en partage, tient pour mal dit, ou pour dit imparfaitement, tout ce qui peut ne s'entendre pas, ou qui étant dit autrement, pourroit s'entendre mieux.

Qu'il me soit permis d'exagérer un peu ce  
 A 4  
 qui



qui m'a fait tant de peine, jusqu'à me mettre plusieurs fois sur le point d'abandonner mon entreprise. Cependant ce n'est pas encore tout. Car quand même on attraperoit en chaque endroit particulier cette manière si vive, & si succinte de s'exprimer, il resteroit encore à lier ces endroits, pour en faire un corps, à donner à cet amas d'expressions si difficiles à trouver, l'enchaînement nécessaire pour faire qu'elles paroissent suivre les unes des autres : enfin à répandre dans tout cet assemblage, cet air simple, original, & aisé jusqu'à la négligence, qui doit régner dans des Lettres familières, qui règne dans l'Original de celles-ci, qui en est la beauté la plus admirable, & la moins possible à conserver.

III. Car je ne crois pas, comme la plupart de ceux qui les estiment, que leur partie la plus estimable soit les faits curieux & importants qu'elles contiennent, & qui appartiennent à l'Histoire du tems. Elles ne sont au plus par cet endroit que de fidèles Mémoires, & cette gloire est bien petite pour elles en comparaison de celle qu'elles méritent d'ailleurs. Je croirois mon tems bien mal employé à les traduire, si elles ne servoient qu'à contenter la vaine curiosité du commun du monde, pour les particularités de la vie des hommes extraordinaires, si ces particularités n'avoient rien d'utile, & si leurs motifs & leurs sentimens n'y étoient pas rapportés avec leurs actions, d'une manière aussi instructive qu'agréable. C'est leurs sentimens sur-tout, que j'ai pris le plus à tâche d'expliquer dans mes Remarques. Que si je n'ai pas toujours poussé  
cette

cette explication aussi loin qu'elle pouvoit aller, les raisons en sont si faciles à deviner, qu'on ne sauroit manquer de me rendre justice : on suppléera facilement à ce que je ne dis pas. Il y a une commodité admirable à traiter de certaines matières ; plus elles sont importantes & salutaires, moins il est nécessaire de les approfondir : il suffit de mettre l'esprit sur les voies ; il ne manque point à suivre de lui-même jusqu'au bout, quoi qu'on ne le mène qu'à moitié chemin ; & la Nature acheve infailliblement ce que la Prudence empêche l'Ecrivain d'achever.

Je dis donc que ce n'est pas ce que j'estime le plus dans ces Lettres, que le rapport qu'elles ont aux affaires de la République. C'est la noble & égale confiance qui y paroît d'un bout à l'autre pour un même homme, & les différentes réserves pour divers autres : c'est le détail de la vie domestique de l'Auteur, & sa conduite dans sa famille, dont je suis charmé : c'est la peinture naïve qu'il y fait des différentes situations de son esprit, suivant la différence des conjonctures ; sa sincérité scrupuleuse à rapporter les faits où il a le plus d'intérêt, sans se flater, ni flater les autres ; sans se rabaisser lui-même par une fausse modestie au préjudice de la vérité connue ; mais aussi sans rabaisser les autres par jalousie, ou par prévention : c'est sa fidélité aux plus petits devoirs comme aux plus grands, aux plus obscurs comme aux plus éclatans : son mépris pour la superstition, & son horreur pour la tyrannie : enfin tout ce qui regarde Cicéron comme Particulier, plutôt que ce qui le regarde comme Sénateur. Cependant je doute que ce soit ce

qu'on a le plus goûté jusqu'à présent dans ces Lettres. Gagner une breche, dit l'Oracle de Gascogne divinement à son ordinaire, conduire une Ambassade; regir un Peuple; ce sont actions éclatantes : tancer, rire, vendre, payer, aimer, haïr, & converser avec les siens & avec soi-mesme, doucement & justement, ne se relâcher point, ne se desmentir point; c'est chose plus rare, plus difficile, & moins remarquable.

Voilà ce qui m'a attiré principalement à ce travail, & en quoi ces Lettres m'ont toujours paru d'une beauté singulière, pour ne pas dire inestimable. On dira peut-être, que ce qu'elles ont d'utile est bien compensé d'ailleurs par les mauvais exemples qu'elles rapportent, & la corruption du siècle qu'elles représentent. J'avoue que cette considération m'a arrêté quelque tems : car il est vrai qu'on y voit l'audace autorisée, & le crime heureux; la Justice vendue à beaux deniers comptant : la probité moquée, l'esprit de cabale régissant également parmi les bons, & parmi les méchans : la fidélité conjugale violée ouvertement sans peine & sans honte, des débauches encore plus horribles tournées en plaisanterie; le salut du Peuple sacrifié à l'ambition des Grands : le bien & la sûreté des Particuliers servir de jouet au caprice des Puissances : des gens sans naissance, sans capacité, & sans vertu, occuper les plus hautes Places : enfin & pour comble d'horreur, la Religion non seulement méprisée, mais employée aux usages les plus impies. Telles sont, je l'avoue, les Mœurs que cet Ouvrage représente. Ce ne seroit pas assez pour le justifier, de dire qu'elles y sont incessamment détestées.

*si elles apprenoient au monde quelque chose de nouveau, & si on les publioit dans un Siècle moins corrompu. Mais est-ce au nôtre à se scandaliser de quelque chose, & y a-t-il en tout cela de quoi nous surprendre? En voilà assez & peut-être trop sur la matière de cet Ouvrage: parlons de la manière dont je l'ai traduit.*

*IV. Je serois bien empêché à rendre raison pourquoi j'ai tourné, comme j'ai fait, un nombre infini d'endroits; pourquoi j'ai rendu, par exemple, sed par au contraire, & ipse par comme de vous-même. Cependant quelque étrange que cela paroisse d'abord, je doute qu'il y ait personne d'assez déraisonnable pour le trouver mauvais, quand on y regardera de près. Nolo medius fidius, dit Cicéron dans la Lettre à son Frere, que j'ai jointe à ce Recueil, & que je ne choisis pour la citer, que parce qu'étant la dernière que j'ai traduite, j'en ai l'idée plus fraîche que des autres: car toutes ces autres ne sont pas moins pleines d'exemples semblables, ex tua injuria in illum tibi liberalem me videri; sed & te oro ut tu ipse auctoritatem & monumentum aliquod relinquas, &c. Voici comment j'ai rendu cela: Je serois au desespoir que vous crussiez, que ce que j'en fais soit pour me faire honneur de réparer l'outrage qu'il a reçu de vous; au contraire, je vous conjure de laisser comme de vous-même quelque témoignage, &c.*

*J'ai lu quelque part, que chaque Auteur de Langue morte auroit presque besoin pour être bien entendu qu'on fît un Dictionnaire exprès pour lui seul: mais je n'avois jamais si bien*

compris cette vérité, qu'en faisant cette Traduction. J'ai trouvé en mon chemin vingt mots, employés très-certainement dans un sens différent de celui, où non seulement Sénèque & Pline, mais où César & Tite-Live les emploient toujours. Comment donc, me dira-t-on, en pouvez-vous connoître la propriété, si les autres bons Auteurs contemporains de la même Langue ne vous aident pas à la discerner? A cela je ne puis répondre autre chose, sinon que je la connois par la suite du discours. On ne sauroit mieux juger dans quel sens un Auteur s'est servi d'un mot, qu'en considérant à quoi il l'applique. C'est ce qu'on peut voir clairement dans l'exemple que je viens de rapporter, & dans ceux que je rapporterai encore.

Non seulement Cicéron emploie les mots à des usages qui lui sont particuliers; mais ce qui est bien plus embarrassant, il se sert souvent d'un même mot pour signifier des choses fort différentes. Qui croiroit, par exemple encore, que quid? avec un point interrogant après, se dût traduire une fois par &, & une autre fois par depuis quand, & une autre fois par que direz-vous, dans la même période? On en va juger. C'est un peu après le milieu de la même Lettre, que j'ai déjà citée, & quelques lignes plus haut que le passage précédent. Ne deminuat hæres? quid? si inficiatur? si omninò non debetur? quid? Prætor solet judicare deberi? Quid? ego Fundanio non cupio? Qu'un héritier ne puisse pas disposer de ce qui lui est laissé? & s'il nie de rien devoir? Si en effet il ne doit rien? Depuis quand un Præteur  
comme

comme vous êtes, prononce-t-il sur la validité des dettes? Que direz-vous? Que je ne me soucie guères de Fundanius? &c. C'est le nom de celui contre qui Cicéron écrit à son frere.

Après les excellentes Traductions qui ont paru dans ce Siècle, & que je m'abstiens de nommer pour épargner les autres, il n'est plus nécessaire d'avertir, que la bonne manière de traduire n'est pas de traduire au pied de la lettre. Quand cela feroit un effet desagréable, il faut, à quelque prix que ce soit, trouver des équivalens qui portent si précisément dans l'esprit le même sens que le Texte Latin, qu'on puisse croire raisonnablement, que si l'Auteur avoit écrit en François, il se seroit servi de ces mêmes équivalens. Cette licence fait toujours un bon effet: mais elle est d'une nécessité absolue dans les endroits comme le dernier que je viens de citer. Comment rendre autrement que par des équivalens, comme j'ai fait, un même mot qui avoit trois significations si différentes? Notre Langue n'a guères de termes qui veuillent dire tant de choses; & quand elle en auroit beaucoup, elle craint si fort l'équivoque, que ce seroient toujours ceux dont elle se serviroit le moins. Cet endroit si extraordinaire suffit donc pour donner l'idée de ma manière de traduire, & de la difficulté d'y réussir, puis qu'il n'est pas naturel de présumer, qu'on puisse diversifier de tant de façons en François une même expression Latine, sans qu'il ait coûté beaucoup à les trouver, & à les choisir.

Il y a plusieurs autres endroits qui ne paroîtront pas moins étranges à ceux qui ne savent

vent pas parfaitement le Latin. Un seul mot de cette Langue a quelquefois besoin de deux François pour être rendu fidèlement, faite d'un seul qui y réponde. Il arrive beaucoup plus souvent au contraire (car c'est le défaut le plus ordinaire du stile de Cicéron, s'il est permis de lui en trouver) que deux mots Latins dont il se sert tout de suite sont si fort synonymes, qu'un seul François suffit pour en exprimer le sens dans toute leur étendue. C'est de quoi j'avertis ici pour toujours, n'étant pas d'avis d'en rendre raison à chaque ligne: car mon Livre n'est pas fait pour enseigner le Latin à ceux qui ne le savent pas; mais seulement pour leur faire entendre les Lettres de Cicéron, aussi-bien, si je puis, que s'ils le sauroient parfaitement.

Voilà ce que j'avois à dire sur ma manière de traduire, & que j'ai cru qui tiendroit lieu d'un grand nombre de Remarques, que je n'ai pas faites. Je suis même si persuadé, que ces sortes de Remarques ne plaisent guères, que j'ai fait imprimer la plupart de celles de cette nature que j'ai faites, en caractère différent des autres, que je me flatte que tout le monde sera bien aise de lire.

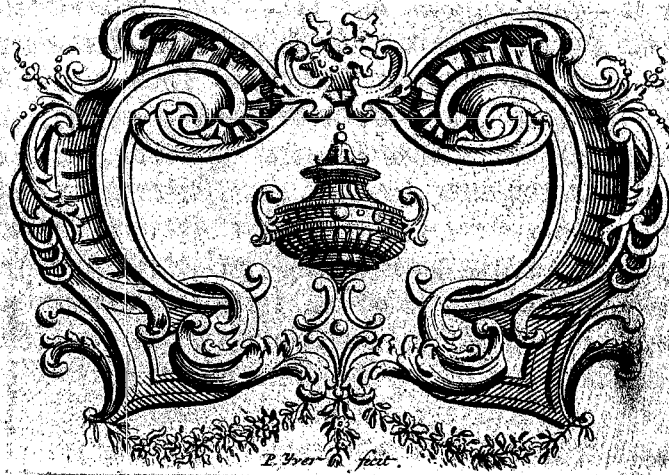
V. Pour ce qui est de celles qui sont purement Historiques, je serois bien fâché qu'on y trouvât quelque chose à redire, excepté dans quelques-unes où je déclare, que je n'ai pu rien trouver de plus que ce que j'y rapporte: car je n'ai garde d'être fâché, qu'on souhaite dans ces endroits-là ce que je souhaittois moi-même de savoir, & que je ne sai pas. C'est une carrière que j'ouvre fort librement aux Savans, & ils ne sauroient me faire plus de plaisir, que

que de suppléer à mon ignorance. Mais pour les autres endroits, où je ne fais pas cette déclaration, ce n'est pas toujours une conséquence, que j'ignore bien des choses qu'ils auroient dites s'ils avoient été en ma place, parce que je ne les dis pas. Peut-être sai-je comme eux ce qui se peut dire de plus sur ces matières : mais outre que je n'ai pas cru devoir dire tout, je me suis déterminé au choix de ce que j'en ai dit, par des motifs si différens de celui qui les détermine d'ordinaire, qu'il seroit difficile que nous nous rencontrassions dans ce choix. Leur principal but dans les Commentaires est moins de tirer de peine les Ignorans, que de s'en faire admirer, en rapportant les choses les plus ignorées, qui ne sont pas toujours les plus nécessaires à savoir, & qu'on honore mal à propos du nom de curieuses. Mais pour moi, qui crois qu'il seroit à souhaiter, qu'on ignorât beaucoup de choses qu'on fait, bien loin de croire que tout ce qu'on ne fait pas mérite d'être su, je me suis retranché dans toutes les matières que j'ai eu à traiter, à n'en rien dire qui ne fût nécessaire pour entendre mon Texte, ou manifestement utile à savoir, ou si agréable, qu'il pût passer pour utile.

Ce n'étoit pas d'abord mon dessein de donner si peu de chose à la fois de cette Traduction : mais ayant trouvé, contre mon attente, à la fin de ces deux premiers Livres, qu'ils faisoient un volume raisonnable à cause du grand nombre de Remarques que j'ai été obligé d'y joindre, j'ai cru, qu'on ne seroit pas fâché de voir ces Livres, en attendant les autres. Cette quantité excessive de Remarques vient de ce  
que



que le premier est le plus difficile de tous, & aussi de ce qu'il m'a fallu expliquer des choses dans tous les deux qui serviront pour les suivans. Et, à dire le vrai, quand on entreprend un Ouvrage d'aussi longue haleine, & d'aussi grand travail que celui-ci, il est bien naturel d'avoir impatience d'en montrer quelque chose au Public, pour savoir si on aura le bonheur de lui plaire.



LES